Colloque de l'ADAL, Strasbourg, janvier 2017,
à paraître début 2020, L'Harmattan

Sophie Moirand
Université Sorbonne nouvelle
Équipe Clesthia : sens et discours

Dire l'actualité aujourd'hui : éléments pour un parcours transdisciplinaire dans les discours des médias

On s'interroge ici sur les transformations qui affectent la façon de « dire » l'actualité, c'est-à-dire de la « penser » (au sens philosophique du terme) dans les médias traditionnels (presse écrite, radio, télévision). Il s'agit d'une réflexion sur le discours des médias aujourd'hui, centrée sur la façon dont il se construit ou dont il est construit, non seulement par des professionnels de l'information (journalistes des grands médias et des agences de presse) mais également à partir des dires de ceux qui envoient une information, une photo, un tweet, une vidéo, au moment même où ils voient / entendent / apprennent « ce qui survient », « ce qui se passe », « ce qui arrive » là où ils se trouvent.

On reviendra sur les reprises et les transformations de l'information filtrée et « pensée » par des professionnels lorsque survient un fait, une nouvelle, ou que se déroule un événement, qu'il soit « non prévu » par l'agenda médiatique comme une catastrophe naturelle, une crise sanitaire, un attentat, un avion qui disparaît entre Rio et Paris, ou qu'il soit « prévu » et « programmé » comme une élection présidentielle ou les Jeux Olympiques, et parfois prévisible comme la mort d'un ancien leader, une démission ou une destitution. Quel que soit le fait qui fait la une des actualités du moment, on assiste aujourd'hui à une internationalisation de l'actualité, à des transformations discursives des façons de « penser » l'information, et à l'intervention des témoins et des publics, mais aussi des professionnels de la gestion et de la fabrication des informations, donc à toutes sortes de « reprises et métamorphoses de l'actualité » (Hare *et al.*, 2016).

Les médias traditionnels, y compris sur leurs sites en ligne, à la différence des usagers de l'internet, disposent de données, de catégories, de lieux d'information et d'archives, de correspondants, d'envoyés spéciaux qui concourent à la construction médiatique de l'événement et à ses représentations mais aussi à la vérification des sources. Cela fait partie des conditions de production de l'information, qui dépendent de l'économie, de la politique, de l'éthique des institutions médiatiques. Analyser cette production relève par conséquent d'une approche transdisciplinaire du discours, objet commun non seulement aux sciences du langage et de la communication (Soulages, 2015) mais également à la philosophie, à l'histoire, à la psychologie, aux sciences politiques, et à l'ensemble des sciences humaines et sociales (Moirand, 2017). C'est une réflexion sur les enjeux d'un parcours transdisciplinaire, qui permet de prendre en compte les conditions de production et de réception des médias, ainsi que celles d'un bon usage de l'information d'actualité dans une société démocratique aujourd'hui, qui est proposée ici.

1. Des mots, des images et des discours qui « disent » l'actualité

Comment penser l'actualité ? Approches interdisciplinaires et pratiques professionnalisées autour d'une notion protéiforme, tel était le titre d'un colloque organisé à l'Institut historique allemand de Paris en octobre 2016, colloque qui m'a fourni des éléments de réflexion pour

aborder le thème proposé dans ce recueil de textes. Car penser l'actualité d'un point de vue philosophique (auquel renvoient d'ailleurs les dictionnaires d'usage, comme on le verra *infra*), c'est en effet tisser des liens avec tous les possibles, qui auraient pu avoir lieu, ce que font d'ailleurs les œuvres de fiction (feuilletons, films d'anticipation, *telenovelas*), mais que ne font pas, bien sûr, les chaînes d'information continue, à la différence des publics qui les commentent sur les réseaux sociaux ou dans des forums sur l'internet… Mais qu'est-ce que l'actualité (et les actualités / *las noticias*) dans le domaine des médias ?

1.1. Qu'est-ce que l'actualité ?

Le recours aux dictionnaires d'usage et à *Wikipédia* permet de réunir de premiers éléments de définition :

• Dans *le Petit Robert* (2012) :

1. Philos. **Caractère de ce qui est actuel (en acte)**

2. (1823) Cour. Caractère de ce qui est actuel, **relatif aux choses qui intéressent l'époque actuelle**

3. Ensemble **des événements actuels, des faits tout récents**. S'intéresser à l'actualité politique, sportive

AU PLURIEL **Informations, nouvelles** du moment (dans la presse et en images)

• Sur *Wikipédia* (12-2016) :

Une **actualité**, une **actu**, ou une **nouvelle**, est une information récente communiquée par les médias. On parle de manière générale de **l'actualité** pour désigner l'ensemble de ces informations récentes. Il s'agit d'informations sur des événements nouveaux, en cours de déroulement ou s'étant déroulés dans la journée, voir les jours précédents.

L'actualité semble donc liée au temps présent (ou au passé récent) et, d'un point de vue langagier, à l'aspect verbal. Mais s'accommode-t-elle pour autant du *présentisme*, celui « de la tyrannie de l'instant et du piétinement d'un présent perpétuel », ou de cette « tendance à l'historicisation immédiate du présent », dont parle l'historien F. Hartog (2012 : 13 et 257-271) ? Car si l'actualité c'est le présent « immédiatement perçu », cela n'exclut pas l'inscription du passé ni les projections immédiates sur le futur. L'actualité paraît par ailleurs directement liée à *l'événement*, notion sur laquelle on a déjà beaucoup écrit en sciences humaines et sociales (Dosse 2010[1], par exemple), et en particulier dans les travaux d'analyse du discours et de sciences de la communication (Arquembourg, 2011 ; Charaudeau, 2005 ; Moirand, 2015 ; et Sini, 2015 pour une mise au point sur quelques travaux récents).

Étymologiquement, le mot « actualité » (qui a conservé sa racine *actualitas* dans plusieurs langues indo-européennes) désigne, au-delà de qui est « acté », « en acte », « actualisé », ce qui s'est passé dans un présent immédiatement « perçu » (le « sensible » au sens de J. Dewey, et de la philosophie pragmatiste). Or dire l'actualité, c'est déjà la rapporter au passé, pour reconnaître la nouveauté d'un fait, et la projeter aussi dans l'avenir comme le disent souvent en peu de mots les titres à la une des journaux : ainsi le tremblement de terre de Fukushima, le 11 mars 2011, remet en mémoire Tchernobyl (*mot-événement*), ce qui se répercute dans les titres de journaux et les débats dans les médias, qui s'interrogent alors sur *Le spectre de Tchernobyl*, l'éventualité d'*Un nouveau Tchernobyl,* et quelques semaines plus tard, sur *L'après-Fukushima*.

Dans les médias traditionnels, il s'agit d'abord de dire ce qui est en train de se passer, d'annoncer un fait, qui pourra devenir ensuite un événement « médiatisé » (= re-construit par les médias), donc un événement-objet (Quéré, 2013). Cela correspond alors au *moment discursif*, tel que je l'ai défini, comme allant au delà de l'actualité, et qu'on peut caractériser comme une « diversité de productions discursives qui surgissent parfois brutalement dans les

[1] Si « on assiste de toutes parts au "retour" de l'événement. […], il semble opportun de mettre la notion d'événement à l'épreuve du regard de diverses disciplines pour en mesurer la fécondité potentielle et sa valeur heuristique » (Dosse, 2010 : 1). Cette proposition s'applique également, il me semble, à l'analyse du traitement de l'actualité.

médias, à propos d'un fait du monde réel qui devient par et dans les médias un *"événement"* » (Moirand, 2007 : 4). On s'arrêtera ici sur l'actualité produite par des institutions journalistiques, sélectionnant et mettant en mots des « nouvelles », au sens de quelque chose qui est « nouveau », « un présent immédiatement perçu », et qui est donc « acté », « actualisé » (et non plus virtuel), comme le précisent les dictionnaires d'usage.

L'actualité bouscule le travail des journalistes lorsqu'il s'agit d'un événement non prévu comme, par exemple, un attentat, un tremblement de terre, ou la disparition d'un avion. Ainsi, pour répondre à « l'urgence d'informer » (davantage qu'au « devoir d'informer » des pays démocratiques), les institutions médiatiques mettent en place des « routines d'exception », qui bouleversent les programmations habituelles, les maquettes, la hiérarchie des informations du journal imprimé ou sonore à venir – voir par exemple *Réseaux* 160-161 (2010) et *Temporalités* 23 sur « Les temporalités du journalisme » (2016).

• à la Une du Monde.fr Mardi 20 décembre 2016 [relevés effectués au fur et à mesure que les informations arrivent sur l'ordinateur – dans La lettre d'information du *Monde* mise à jour au fil de l'arrivée de « nouvelles » informations :

1. 8h54'50''

Attaque de Berlin : la police évoque un « probable attentat terroriste »

Le chauffeur présumé du camion a été arrêté, et un passager, retrouvé mort, identifié.

Douze personnes ont été tuées et 48 blessés sont à déplorer.

2. **A Berlin « des scènes de chaos », racontées par les témoins**
3. **Vidéo : sur les lieux du drame durant le marché de Noël à Berlin**
4. **Après l'attaque de Berlin, « l'horreur » à la une de la presse**

« Terreur » pour « Le Parisien », « Carnage » pour « Libération » : les journaux français et étrangers tentent ce matin de raconter l'attaque subie par la capitale allemande.

• à la Une du *Monde.fr* mercredi 21 décembre 2016

Attentat de Berlin : ce que l'on sait et ce que l'on ignore

Scènes de recueillement devant l'Église du souvenir, « cœur » de Berlin

Attentats de Berlin : les réponses à vos questions

Au siège du *journal*, les rédacteurs chargés de mettre en ligne ces informations pratiquent alors un journalisme « assis », face aux écrans des ordinateurs, et à l'aide de leurs téléphones portables, ce qui leur permet de vérifier les infos (1), de communiquer avec des correspondants locaux et des envoyés spéciaux (2 et 3) pour récupérer des témoignages qu'il faut traduire ou faire traduire lorsqu'ils arrivent de l'étranger, de consulter la presse concurrente (4), etc. De plus ils sont tenus désormais non seulement de répondre aux questions des lecteurs mais également d'aller sur les réseaux sociaux, et de tenir un blog dans lequel ils donnent leur point de vue :

• Ich bin ein Berliner / # Pray for Berlin : le triste rituel des réseaux sociaux

Depuis deux ans et l'attentat contre « Charlie Hebdo » et l'Hyper Cacher, l'utilisation des réseaux sociaux après un attentat dans une ville surconnectée suit un schéma **devenu presqu'une habitude** [blog d'un journaliste du *Monde*]

Si certains journalistes semblent se lasser des « routines moutonnières » des réseaux sociaux, c'est que justement la répétition des mêmes gestes et des mêmes slogans enlève le caractère d'actualité qu'avait pu avoir le succès du slogan « *Je suis Charlie* », posté le jour même de l'attentat du 7-01-2015 à Paris et repris par beaucoup le lendemain… Quelques mois plus tard, au lendemain des attentats de Paris du 13-11-2015, le mot-clé *# Pray for Paris*, lancé depuis les États-Unis, a provoqué des protestations chez ceux qui ne tenaient pas à « partager » une prière…

De plus, les journalistes de l'actualité sont contraints désormais de s'informer sur ce que disent les réseaux sociaux, donc soumis eux-mêmes aux rumeurs ou aux informations intentionnellement fausses. D'autant que l'écriture graphique, sonore et visuelle, de l'actualité est désormais bouleversée par l'exigence d'immédiateté et de présentisme des sites de la

presse en ligne, ainsi que par l'irruption de non-professionnels et la diffusion d'informations fausses (*fake-news*), et pas seulement par la prégnance des informations « chaudes » par rapport aux informations « froides ». Dans un tel système de circulation de l'actualité, *l'ethnographie de la communication* fournit une méthode d'observation qui permet d'étudier ce qui se passe dans les institutions médiatiques lorsque survient « du nouveau », quelle que soit la façon dont il parvient dans les rédactions. Elle permet d'étudier non pas « l'événement-objet », mais l'évolution du travail des professionnels, contraints de mettre à jour et de rectifier leur article à la vitesse des informations qui leur parviennent, et de faire la part du vrai, du faux et du non-vérifié sur les réseaux sociaux, qui font désormais partie des textes sources. Ainsi, *un regard ethnographique* sur ce qui se passe dans une rédaction permet d'observer les choix qui sont faits, la discussion entre les journalistes sur la façon dont se décide l'angle de la une ou de l'éditorial au fil des événements du monde et surtout du moment (Delaloye, 2016), mais aussi sur l'éthique dans le choix des données, des photos ou vidéos, et dans le choix des « mots » dans les titres, les légendes, les bandeaux et autres écrits d'écran, et pas seulement dans les commentaires.
Pour avancer dans la réflexion sur « le réel, le possible et le pensé », on a choisi deux angles de réflexion : celui de l'image d'actualité et celui de l'éthique langagière, questions cruciales face à l'accélération de la transmission des informations et à la multiplicité des lieux d'information.

1.2. L'image d'actualité…

Lors du tremblement de terre suivi du raz de marée qui détruisit Lisbonne en 1755, il a fallu longtemps pour découvrir ce qui s'était passé, au fil du courrier qui parvenait lentement aux pays qui l'avaient parfois ressenti, puis au fil des gravures qui tentèrent de représenter l'événement (Arquembourg, 2013). Il n'y avait ni appareil photo, ni caméra, ni téléphone, et bien évidemment pas l'internet. On a eu rapidement des dessins de l'événement (souvent des gravures sur bois) représentant le désastre des destructions, l'affolement des habitants, les incendies, les morts, les blessés, censés « donner à voir » ce qui s'était passé, et illustrant parfois des formes d'écriture comme les témoignages, les récits, les pamphlets… Mais il s'agit là de regards particuliers d'auteurs (écrivains, lettrés, religieux, scientifiques, artistes et artisans) et de formes d'écriture qui ont évolué au gré des évolutions techniques et numériques[2].

La photographie a introduit une rupture, constituant alors ce que Barthes appelle un « certificat de présence » (Têtu et Touboul, 2014) : elle est référence, elle est index de la réalité, elle prouve l'existence de l'événement. Mais si le numérique n'a pas fait disparaître la photographie, son utilisation et sa diffusion s'avèrent particulières : s'interroger sur l'usage de l'image dans l'actualité, y compris des vidéos disponibles sur des sites ou intégrées dans des tweets sur l'internet, qui ont par ailleurs une existence éphémère, ainsi que sur les commentaires qui circulent sur les réseaux sociaux, fait désormais partie à part entière du travail des journalistes aujourd'hui, donc de l'analyse des médias.

La vidéo montre « ce qui a lieu », « ce qui est » : elle authentifie en principe l'existence de l'événement. Mais elle diffuse ce qu'elle veut montrer de l'événement. Elle fournit des images partielles de l'événement. Elle peut être également « mal » interprétée. Pire : sur certains sites de l'internet, elle peut être utilisée lors d'un autre événement, « détournée » au besoin par un geste contraire à toute éthique journalistique, et souvent intentionnellement utilisée pour donner une représentation « orientée » d'un événement.

[2] Si dire l'actualité aujourd'hui passe par d'autres canaux que ceux de sa « mise en écriture » ou « en gravures », il est instructif d'aller consulter de près les « témoignages », les « journaux de voyage », les « récits exemplaires » et les « pamphlets », dont la fonction était de rendre compte de faits d'actualité, par exemple aux 15e, 16e et 17e siècles en langues romanes dans l'Europe du Sud, lorsque les pouvoirs étatiques et religieux « prirent toute la mesure d'une telle exploitation » (Civil et Boillet, 2005 : 4e de couverture).

Finalement, dans la presse, comme le disent les auteurs cités *supra*, l'image photographique provient généralement des agences spécialisées, qui contrôlent leurs sources. C'est donc l'apparition d'images non contrôlées sur l'internet et la reprise de ces images sur des sites non professionnels et sur les réseaux sociaux qui posent problème car rien ne permet d'authentifier l'image comme correspondant au fait qu'elle est censée représenter : des farandoles qu'on a montrées sur l'internet comme des actes de joie célébrant dans des cités en France les attentats de novembre 2015 à Paris n'avaient en fait aucun rapport avec ces événements ; elles avaient été prises ailleurs en d'autres circonstances. C'est donc l'apparition d'images sur des sites non professionnels et/ou non contrôlés qui participe à la désinformation, voire plutôt à la mésinformation[3].

On peut d'autre part se méfier d'une « belle photographie », comme celle qui est devenue un symbole du drame des migrants en Méditerranée : sur une plage le corps d'un enfant syrien noyé. Elle s'avère finalement, malgré l'émotion qu'elle a provoquée lors de sa reprise « internationale » sur les réseaux sociaux[4], moins représentative que les images des sacs contenant des morts que l'on décharge des bateaux partis au secours des migrants, et qu'on ramène à Lampedusa, petite île italienne au large de la Sicile, comme le montre le documentaire italo-français *Fuocoammare, par-delà Lampedusa* ; ou que les récits du croquemort de l'île de Lesbos contraint de s'occuper des cadavres des réfugiés partis de Turquie vers les îles grecques, et d'enterrer des enfants (*Libération*, 27-01-2016). Mais les photos de ces petites tombes anonymes rapidement construites sont moins émouvantes que celle, mondialement partagée, d'un enfant, qui semblait dormir paisiblement sur une plage de rêve… alors qu'il était déjà mort et son corps abandonné.

Si une attention aux images et surtout aux modes de circulation des images numérisées et à leur utilisation quasi immédiate dans les médias fait désormais partie à part entière des travaux en *sciences de l'information et de la communication*, elle pourrait devenir également le lieu d'une réflexion sur *l'éthique langagière* de ce discours visuel, qui se construit parfois sans, mais souvent avec le discours verbal, ce qui lui donne un sens particulier (Soulages, 2015 : 85-122), et dans une vision critique telle que la propose la *Critical Discourse Analysis*.

1.3. La mise en mots à l'épreuve d'une éthique langagière

On ne reviendra pas sur la responsabilité énonciative des professionnels du journalisme, déjà bien étudiée par R. Koren dès 1996. Mais on peut débattre des catégories qui posent la question de « l'ajustement au monde » (Paveau, 2013), dans les choix sémantiques que font les médias et les journalistes professionnels (Moirand, 2014).

On peut s'interroger sur la façon dont on catégorise les objets et les acteurs dans « la tyrannie de l'instant », ne serait-ce que dans le choix du « nom » qu'on leur donne. Ainsi, lors de l'attentat du 19-12-2016 à Berlin (ci-dessus en 1.1.), on a assisté à une série de désignations identitaires d'un premier suspect[5] :

> **Un chauffard** a lancé son camion poids lourd dans la foule, intentionnellement […]
> **Sur la base d'un témoignage**, la police a interpellé lundi soir à environ deux kilomètres des lieux du drame, un homme **supposé être** le conducteur du véhicule : **un Pakistanais arrivé le 31 décembre 2015 en Allemagne par la route des Balkans**
> […] la chancelière allemande a évoqué la piste d'une « attaque terroriste » commise par **un demandeur d'asile**

[3] *La désinformation* correspond à ne pas donner une information, *la mésinformation* à donner une information biaisée ou détournée (catégorisations personnelles).

[4] Contribuant ainsi à « cette effervescence collective » qui participe au « partage social de l'émotion », facilitée par les téléphones portables et les réseaux (communication orale de Bernard Rimé lors d'une journée consacrée à Maurice Halbwachs et les sciences humaines dans le séminaire « Mémoires et usages du temps présent », CNRS / Sciences Po, mai 2015) – voir également Rimé, 2005.

[5] Information qui s'est révélée fausse, sans qu'on s'inquiète ensuite du devenir de la personne arrêtée à tort.

le suspect : un ressortissant pakistanais
un demandeur d'asile d'origine pakistanaise de 23 ans

On retrouve là ces formes d'assignation identitaire, qu'on a pu relever dans la presse en janvier 2016 pour désigner « les agresseurs » des femmes autour de la gare de Cologne en Allemagne la nuit du 1er janvier, ce qui d'emblée avait jeté une suspicion sur une catégorie d'individus : *des personnes d'origine étrangère, des jeunes d'apparence maghrébine, de très jeunes hommes d'allure moyen-orientale, des groupes d'hommes « d'apparence arabe ou maghrébine », des hommes « issus de l'immigration »* (Moirand, 2016b : 1035-1037).

Dans le cas de « l'attaque au camion » citée *supra*, l'hypothèse d'un attentat associée aux formes d'assignation identitaire du premier faux suspect a provoqué nombre d'injures racistes sur les réseaux sociaux (à l'encontre des Arabes, alors que les Pakistanais ne sont pas des Arabes), à côté ou avec des messages de compassion pour les victimes… Or considérer que tous les musulmans sont des Arabes et tous les Arabes des musulmans et des islamistes, voire des terroristes, fait partie des généralisations abusives, y compris sur les sites des médias et sur les forums, chez certaines femmes ou hommes politiques, ou dans les récits de témoins interrogés brièvement à la télévision. Mais les professionnels des médias ne rectifient généralement pas les formes de désignation inappropriées émises par des témoins ou des internautes, comme « une femme d'origine musulmane », désignée ainsi en raison de son apparence vestimentaire sur une chaîne d'information continue…

Le fait de « classer », de « ranger » les individus en *POUR* ou *CONTRE* ou en *PRO* ou *ANTI* relève également d'une sorte de paresse verbale dans la référenciation, une tendance à généraliser trop vite, parce qu'on n'a pas le temps de réfléchir et pas le temps d'expliquer. Cherchant ainsi à travailler sur l'opposition *pro* / *anti* repérée sur des chaînes d'information en ligne à propos de manifestations organisées à Paris pour soutenir les Palestiniens (Moirand, 2014b), j'avais ainsi trouvé sur Google en cliquant sur « Actualité correspondant à propalestinien » une référence qui renvoyait à un site d'infomédias *Actumag Info* sur lequel se trouve l'article d'origine :

Sur google.fr
Actumag Info il y a une heure
Le député britannique George Galloway a été attaqué par un homme **visiblement** pro-israélien dans la partie Ouest de la ville.

Sur actumag.info
Le député britannique George Galloway victime d'une agression **sioniste** à Londres [titre]
Le député **pro-palestinien** a été attaqué par un homme **visiblement pro-israélien** dans la partie ouest de la ville, vendredi 29 août 2014.
Le porte-parole du député a déclaré que l'attaque semblait être « en relation avec ses propos au sujet d'Israël », **en effet** l'agresseur **hurlait des propos sur l'Holocauste.**

On mesure ici la distance énonciative qu'il y a entre l'accroche (qui est lue en premier, parfois à l'exclusion du reste) sur google.fr et le texte posté, voire traduit, dans *Actumag.fr*. On perçoit le surgissement de l'énonciateur à travers les adverbes *visiblement* ou *en effet,* et on s'interroge sur l'amalgame entre « *tenir des propos sur l'Holocauste* » / « *sioniste* » / « *pro-israélien* ». On retrouve alors (ici « en creux » de *pro-israélien* vs *pro-palestinien*) cette tendance des médias à ranger le monde en deux blocs opposés (ce qu'on avait relevé dans des travaux antérieurs : pro-OGM / anti-OGM, pro-gaz de schiste / anti-gaz de schiste, pro-mariage pour tous / anti-mariage pour tous, pro-islam / anti-islam)… Or, les postures ne sont pas aussi binaires que les « likes » sur l'internet (« j'aime » ou « je n'aime pas »), ou qu'une réponse en oui ou non à la question « êtes-vous d'accord avec… » (voir Moirand, 2014a).

De nombreux travaux en analyse du discours et en communication ont montré l'importance des choix de nomination des événements et des acteurs des événements (Samouth, 2011 ; Segovia, 2015 ; Serrano, 2012 ; Veniard, 2013 ; Donot et Pordeus, 2012 ; Moirand et Reboul,

2015). Mais au-delà de l'opération de référenciation, l'acte s'inscrit souvent au fil du discours dans une schématisation qui a une visée pragmatique et une *orientation argumentative*, que montre le numéro de la revue *Argumentation et Analyse du discours* consacré à « La nomination et à ses enjeux socio-politiques » (Koren, 2016). D'autres types de travaux sur les médias pourraient être repris sous cet angle, dépassant alors une visée essentiellement descriptive de la circulation de l'information pour se rapprocher d'une visée critique telle que l'envisage la *Critical Discourse Analysis* ou *l'Analyse du discours française* à l'origine, et qu'on retrouve chez certains jeunes chercheurs actuellement (Richard *et al.*, 2015).

Ainsi *le domaine du droit* entre également dans l'analyse des médias. Car si le droit à l'information fait partie des démocraties modernes, on se heurte désormais aux « territoires incertains de l'information » (Hare *et al.*, 2016 : 64) et à l'intervention de publics non professionnels, dans la mesure où les médias eux-mêmes les sollicitent, et les incitent à devenir informateurs (« si vous êtes témoin d'un événement… »), ou commentateurs (sur les portails d'information, les réseaux sociaux, ainsi que sur Twitter et dans les forums…). On se rapproche ainsi de certains travaux de *forensic linguistics,* bien plus présents en Europe du Nord qu'en Europe du Sud, pays où l'on se réfère au droit romain, et où, par filiation donc et par tradition, on semble moins s'attacher aux nuances sémantiques du « dire »…

C'est dans cette perspective qu'on peut comprendre que si « la Convention européenne des droits de l'homme garantit le droit à la liberté d'expression », la Cour européenne des droits de l'homme a tenu à rappeler que, face « aux nouvelles formes d'information dues aux nouvelles technologies » […], les acteurs de l'information « doivent être de "bonne foi" et s'appuyer sur des "faits exacts" pour fournir des informations "fiables et précises" ». La Cour « insiste sur les obligations qui pèsent sur les auteurs des reprises et du partage, ou des détournement*s* » de l'information, « en distinguant les "déclarations de faits" et les "jugements de valeur" » qui "ne se prêtent pas à une démonstration de leur exactitude" » (Hare *et al*., 2016 : 65-66 et Turgis, 2016 : 85-96).

Dans une autre perspective, celle de la circulation des informations, certains travaux s'attachent à suivre la publication et la reprise d'une nouvelle sur différents sites web d'information, se référant moins au domaine du droit qu'à une observation objectivisée des transformations subies (Marty et Touboul, 2013 : 64-79). On cherche alors à mettre au jour « les éléments de convergence et de reprise, ou au contraire de créativité ou de singularité de différents types de sites d'information » dans les médias en ligne comme *lemonde.fr*, dans les infomédiaires ou portails d'information comme *Orange Actualités* ou *Google Actualités*, dans les blogs et sur les sites d'information natifs de l'internet comme les *pureplayers* (*Mediapart* par exemple). Les auteur-e-s, qui suivent minutieusement les parcours d'un « sondage donnant Marine Le Pen en tête des intentions de vote pour la présidentielle de 2012 », s'attachent à un travail d'observation, d'ordre essentiellement quantitatif, qui s'appuie sur des analyses lexicométriques avec en arrière-plan le recours à des travaux de sociologie et de sciences de l'information. Mais ce travail donne également lieu, ailleurs, à une analyse sur la disparité des modes de traitement journalistique et des énonciations éditoriales sur le web (Touboul, Damien-Gaillard et Marty, 2012 : 75-106).

Partiellement interdisciplinaire, cet article donne également envie d'aller plus loin sur les différentes façons de « faire parler » les cotextes des chiffres lorsqu'on les reprend en discours, ce qui relève d'une visée pragmatique et d'une orientation argumentative qui est mise au service d'une science politique filtrée par les médias traditionnels autant que par les « nouveaux », et qui montre l'intérêt d'une *approche langagière de l'argumentation du discours politico-médiatique,* méthode complémentaire à l'approche ethnographique qui se développe en analyse des médias ainsi qu'aux travaux sur l'histoire des médias et leur évolution à côté du travail sur les temporalités.

2. Temporalités, mémoires et émotions dans l'information sur les événements

Depuis le début des années 2000, les médias ont joué un rôle considérable dans la construction et la représentation des événements mondiaux, devenant à la fois un lieu d'observation des sciences humaines et sociales ainsi qu'un lieu de parole de chercheurs spécialistes de diverses sciences humaines, appelés à débattre, et à donner leur avis sur les événements. Il ne s'agit plus seulement de « dire l'actualité », mais de penser l'espace et la temporalité de l'événement, de le replacer dans *ses régimes d'historicité*, de le repenser en fonction des *mémoires collectives*, mais également des différentes mémoires, y compris discursives, et dans leurs rapports avec *les émotions*, qui font partie, consciemment ou non, des discours verbaux et visuels mis au service de l'actualité.

« L'événement » est désormais un objet mondialement partagé, lorsque ce qui arrive parfois à l'autre bout du monde (le 11-Septembre, Fukushima, la destruction d'Alep en Syrie) devient une menace pour l'homme, donc pour la société. L'événement a de ce fait un empan bien plus large que « l'actualité », lorsque, en raison de sa médiatisation, il entre dans la construction d'*une mémoire collective transnationale* (Sangar, 2015). Ce qui ne veut pas dire une uniformité dans la façon de le mémoriser, de l'historiciser, ni même de le médiatiser. Car dès que l'événement sort de l'expérience « sensible » (l'événement-existentiel, pour Louis Quéré, 2013), dès qu'il est saisi par la communication (et devient de ce fait, pour Quéré, un « événement-objet » – Moirand, 2015), il devient un fait de société, susceptible de déclencher des réactions, voire des actions collectives, et constitue un enjeu politique des sociétés contemporaines. On retiendra deux aspects du travail des médias, sur lesquels les sciences humaines et sociales incitent à s'interroger.[6]

2.1. Des temporalités des médias versus *les régimes d'historicité des historiens*

Dans le n° 23 de la revue *Temporalités* sur « Les temporalités du journalisme » (2016), O. Pilmis et N. Robette expliquent comment « le journaliste "travaille" la temporalité afin de domestiquer le flux de nouvelles que charrie quotidiennement l'actualité » (page), et que ce travail met au jour différents traits de cette temporalité : des *perturbations*, des *répétitions*, des *anticipations* ou des *rebondissements* (les « feuilletons » médiatiques des différentes phases de l'élection présidentielle de 2017 en France, ou celui du sort de Lula du Brésil, par exemple).

Ainsi un fait, tel qu'il apparaît dans son énonciation minimum sur l'internet ou dans un bandeau sur l'écran des chaînes d'information continue – voir *supra* : « L'auteur de l'attentat de Berlin a été abattu à Milan » – renvoie le journaliste à d'autres temporalités que l'instant où cela s'est passé, lorsque le policier italien a tiré sur quelqu'un qu'il contrôlait à trois heures du matin près d'une gare de Milan : est-ce bien l'auteur de l'attentat de Berlin ? Pourquoi se trouvait-il à Milan ? *Quand* et comment est-il arrivé à Milan ? Etc. Le journaliste qui découvre la nouvelle sait déjà que, au-delà de l'espace-temps qui entoure la nouvelle, l'information va provoquer un certain nombre de controverses sur le travail de la police, la question des frontières en Europe, la politique de la chancelière en Allemagne, mais aussi la mise en cause de l'État en France, la question des immigrés en Europe, etc. C'est ce qu'on observe dès le lendemain dans *Libération*, le 24-12-2016, le journal imprimé ayant disposé de davantage de « temps » par rapport aux actus sur l'internet :

TERRORISME [en rouge]
Abattu à Milan, l'auteur de l'attentat de Berlin est passé par la France PAGES **6-8** [à la une]
Berlin. La cavale européenne d'Anis Amri [titre, p. 6]

[6] De nombreux travaux collectifs et individuels ont déjà été signalés sur les sites et dans les travaux de l'Association ADAL : http://www.adalassociation.org/.

> Après trois jours de course contre la montre, **l'auteur de l'attaque au camion** a finalement été abattu vendredi matin par la police italienne, lors d'un simple contrôle d'identité. **Retour sur une traque qui a connu de nombreux ratés.**
> Le terroriste abattu à Milan**, une ombre plane sur l'Italie** [titre, p. 7]
> Les dernières heures d'Anis Amri sèment le trouble dans un pays qui n'a jamais connu d'attentat islamiste sur son sol.

Et si la page 6 fait le récit de la cavale du tueur, la page 7 fait déjà des hypothèses sur sa présence en Italie et sur l'insuffisance des contacts entre services de renseignement dans l'Union européenne.

Comme le dit L. Quéré (2013), lorsqu'on appréhende l'événement en tant que passé, l'événement appartient *au domaine des idées*, non plus à celui de l'existence. Il l'est en tant *qu'objet à comprendre, expliquer, évaluer* : c'est « tourné vers l'arrière » que nous produisons l'intelligibilité de l'événement. Or l'événement, tout en créant un passé parce que se pose la question de ce qui l'a provoqué et comment, crée également un futur, parce qu'il prendra une signification différente dans l'avenir. On est alors dans la recherche du « sens social » de l'événement, et l'événement devient un objet d'enquête (au sens de *la sociologie pragmatiste,* dont s'inspire Quéré : celle de Dewey, mais telle qu'on peut l'interpréter aujourd'hui : Zask, 2015) : une « enquête » sur les relations internes à l'événement, y compris des anticipations sur ses conséquences, ainsi que sur ses relations avec les publics et la politique, une compréhension de ce qui s'est passé et du rôle des acteurs et de leurs actions, y compris dans leur « lutte pour la reconnaissance » (Honnett, 2000).

C'est une autre conception du « temps » qui prévaut, me semble-t-il, dans un travail *en sciences de l'information et de la communication* conduit par Dakhlia, Quemener et Catex (2016), qui ont analysé la couverture médiatique des décès de personnalités :
– Ils ont réuni un corpus de 24 459 titres et « chapeaux » sur des personnages publics décédés, correspondant à l'ensemble des annonces de décès de l'année 2012 repérées dans une base de données, ce qui permet d'étudier *la circulation transmédiatique* de l'annonce des décès, entre la télévision, la radio, la presse en ligne et le web (blogs et sites d'actualité) ;
– ils ont alors dégagé des « *moments* », sorte de « *séquençage* » de l'événement : le temps de l'annonce (une temporalité différenciée selon le média et la recherche de l'accroche), le temps des hommages, le temps des interrogations, le temps des controverses.

L'intérêt de cette étude quantitative et qualitative permet aux auteurs de montrer que « les controverses autour de la vie ou de la mort d'une personnalité sont les carburants les plus efficients de la couverture nécrologique » (auteur, date : page) ; c'est aussi, pour moi, qu'elle représente une méthodologie caractéristique des sciences de l'information et de la communication, qui me paraît, compte tenu des catégories utilisées, complémentaire des études de discours mais sans les y associer à part entière (malgré le recours à des catégories énonciatives). Car la temporalité d'un événement qui s'inscrit dans un « temps court » « porte témoignage parfois sur des mouvements très profonds », parce qu'il est relié, librement ou non, « à toute une chaîne d'événements » (Braudel, cité dans Courtine, 1981, p. 52), et ne se réduit pas aux différents « moments » du traitement médiatique : « le temps » des hommages c'est finalement un sens du mot « temps » qui me paraît plus restreint que celui du temps des historiens, qu'il s'agisse de celui de Braudel, ou des régimes d'historicité de Hartog.

Cette autre conception du temps, Courtine l'avait intégrée à l'analyse du discours française, sous le nom de mémoire discursive, empruntant alors à Foucault et à Braudel l'idée de la durée et de la pluralité des temps historiques pour re-visiter la notion d'interdiscours de Pêcheux. Cette conception, qui venait de la recherche en histoire, Courtine, s'inspirant alors de Halbwachs, la reprend quelques années plus tard à propos du « *tissu de la mémoire* », ouvrant la voie au renouveau des études de discours. Cela me conduira à associer les notions de mémoire collective et mémoire discursive aux « autres mémoires cognitives » (mémoires

sémantique, épisodique, perceptive, etc.), et cela contrairement à Courtine qui niait l'importance de la cognition (voir Moirand, 2007b), mais en total accord avec M.-A. Paveau (2006), qui travaille à la façon de re-penser une « mémoire socio-cognitive » dans l'appréhension des événements et des relations aux objets de l'environnement.

2.2. Des moments de l'événement aux temps longs des mémoires discursives

Un « petit corpus » (Moirand, 2018b) constitué autour du traitement médiatique par la presse quotidienne française du décès de Fidel Castro (11-2016)[7] montre à quel point les reportages et les commentaires font ici appel à l'histoire, ce qui permet de comprendre l'opacité ressentie, dans un cours de master où on l'a présenté récemment (04-2017), par une nouvelle génération d'étudiants, n'ayant pas connu l'époque des guérillas en Amérique latine et ailleurs, et la fascination que Fidel Castro avait exercé sur certains étudiants européens et notamment français, devenus depuis des personnalités des mondes politique et / ou intellectuel.

La nouvelle arrive par l'internet, et par une notification sur mon téléphone portable, le 25-11-2016 dans la soirée :

Fidel Castro est mort vendredi 25 novembre 2016 à 90 ans

La presse française construit des portraits controversés à travers deux lignes directrices de désignations, annoncées à la une, ou dans les rubriques ou les phrases détachées :

Fidel Castro icône **et** tyran (*Le Monde*, 27/28-11-2016, à la une + photo de 1971)

Libérateur **puis** dictateur (*Libération*, 28-11-2016, à la une + cahier spécial)

Les trois légendes de Fidel Castro **Légende dorée,** légende rouge, **légende noire** (*Libération*, 28-11-2016, à la une + cahier spécial)

Mais comprendre l'image et l'influence de Castro en France à travers les témoignages de personnalités et d'intellectuels qui, jeunes étudiants, ont été séduits par Castro et le castrisme, suppose de connaître l'histoire, l'histoire de la France à l'époque de la répression et de la torture en Algérie (les années cinquante), ainsi que « la guerre froide » qui opposait à la suite de la deuxième guerre mondiale les gouvernements étatsunien et soviétique ; et de connaître aussi l'histoire récente de l'Amérique latine, les « guérillas » et leur répression, ainsi que les revendications des pays non alignés, les périodes de dictature dans le monde, et finalement l'histoire des mouvements et des partis de gauche en Europe, y compris celle des partis communistes d'Europe du Sud, dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle :

– Ces intellectuels subjugués par le mythe

De Jean-Paul Sartre à Gabriel García Márquez, de nombreux artistes et penseurs ont fait de Castro une icône

Il fut l'espoir **de toute l'Amérique latine** et de **tout le tiers-monde exploité et opprimé**

(*Le Monde*, Cahier spécial, 27/28-11-2016, p. 8)

– Romain Goupil : **« Que cet aveuglement était beau »** [titre]

Le réalisateur regrette son engagement et son émerveillement passé pour le Cuba de Castro

(*Libération*, 28-11-016, Cahier spécial, p. XII)

– « Ni larmes, ni fêtes. Ciao Fidel ! »

L'autoritarisme de Castro et la répression des opposants ne doivent pas faire oublier que **Cuba fut la seule révolution latino-américaine à n'avoir pas été écrasée par les États-Unis** […]

Nous, les ex-guérilleros qui continuons par d'autres méthodes la recherche de la justice sociale et écologique, nous disons simplement et sans regrets « ciao Fidel ».

Michel Benasayag, ancien militant guévariste franco-argentin, est philosophe et psychanalyste.

Le Monde, 29-11-2016 :

– « Je me suis rendu pour la première fois à Cuba en juillet 1964 avec mes camarades des jeunesses étudiantes communistes […]. Nous étions jeunes, plus démocratiques et sentimentaux que

[7] Ce « petit corpus » (Moirand, 2018b) comporte : les articles, les photos et le Cahier spécial parus dans *Le Monde* daté des 27/28-11-2016 (diffusé à Paris [et dans toute la France ?] et sur l'internet le 26 après-midi), les débats et analyses parus dans *Le Monde* du 29-11-2016, et des 4/5-12-2016 ; les articles, les photos et le Cahier spécial paru dans *Libération* le 28-11-2016, ainsi que les 3/4-12 et le 5-12-2016 ; et les articles, photos, témoignages parus dans le *Journal du Dimanche* du 29-11-2016.

communistes. Nous étions séduits **par la victoire de ce géant à La Havane** après des années de bataille pour délivrer son pays d'une dictature soutenue par **ce que nous appelions l'impérialisme américain. Fidel Castro était notre héros** […]
La suite est désolante. […]
Bernard Kouchner, *Ancien ministre des Affaires étrangères
Le journal du Dimanche, 27-11-2016 :
– Il est déjà trop tard pour faire sentir à une génération sans histoire, ni peut-être même sans la mémoire d'une histoire, ce que fut **le vibrato d'un moment-fraternité évanoui**. Il a, dans nos années 1960, **arraché plus d'un enfant du siècle à son confort**, en l'élevant, parfois, au-dessus de lui-même. De cette colère et de cet espoir, **Fidel Castro fut le parrain, l'entraîneur, le blason**. **La République torturait en Algérie, des humiliés se soulevaient par milliers sur trois continents, et une tierce voie, entre capitalisme et communisme, luisait à l'horizon. […]**
Régis Debré (*Le Monde*, 4-5/12/2016)
– […] Pourquoi avons-nous tant tardé à découvrir la monstruosité du régime ? Comment les Cubains ont-ils conservé si longtemps de l'affection et même de l'admiration pour **le Lider Maximo ?**
D'abord parce que dans les premières années, Fidel Castro fut en effet admirable, **apportant à son île la liberté, tenant tête aux États-Unis, gagnant les batailles qui les opposaient aux contras, organisant des carnavals, subventionnant les arts, les sports et les concours de salsa ; applaudi par l'ensemble des pays de l'Amérique latine,** parlant haut, parlant moderne, discourant héroïsme, rendant sa fierté à un continent qui détestait les Yankees, *los gringos*. […]
Nous allâmes le constater sur place. La réalité gagnait lentement du terrain. **Nous découvrions l'horreur** sous les croûtes du **stalinisme soviétique** […] Puis le régime cubain nous sembla maintenir une rigueur inutile, les premiers dissidents furent emprisonnés, l'économie plongea, l'opposition n'était plus tolérée […]
Bernard Kouchner (*Le Monde*, 4-5/12/2016)

Ce sont ainsi des traces d'*interdiscours*, qu'il s'agit de retrouver dans les mots et les constructions associées (quitte à traquer les fils discursifs de ces mémoires sur l'internet et dans les banques de données – Moirand, 2007a ; 2007b), et pas seulement l'image qui est construite de la personnalité du leader à travers les mots qui le désignent. Ce sont justement ces mots, ainsi que leurs cotextes et leurs constructions associés, qui constituent des pistes de recherche à travers l'histoire, et qu'on peut désormais retrouver sur les archives en ligne.

Cet événement a un ancrage temporel « long » : c'est pourquoi ce n'est pas l'annonce du décès, qui relève de « *l'actualité* », qui importait dans l'analyse de ce corpus collecté dans les médias à la mort de Castro, mais plutôt Fidel Castro, le castrisme et son leadership, en tant qu'« *événement historique* » (Nossik, 2015 ; Paissa, 2015) : son inscription dans l'histoire des relations internationales de la fin du XX^{e} siècle avant la chute du mur de Berlin, dans les récits et les souvenirs du parcours de ce leader politique, qui a hanté tant de jeunes intellectuels dans les pays européens[8] comme dans les pays dits, à l'époque, « non alignés ». Cela conduit à articuler les traces de cette mémoire discursive « aux formes contemporaines de la recherche historique, qui toutes insistent sur la valeur à accorder au *temps long* » (Courtine, 1981, p. 52).

Mais dans le traitement de cet événement observé à travers deux numéros de la presse quotidienne nationale française et un journal hebdomadaire, *Le Journal du Dimanche*, à côté des textes de témoignages d'intellectuels et d'hommes politiques qui se souviennent à la fois de leur engouement pour les débuts de la révolution cubaine et de leurs déceptions ultérieures, on repère des formes langagières de l'émotion inscrites au fil des articles d'actualité : sur les

[8] Le journal *Le Monde* semble se rendre compte des lacunes probables de certains lecteurs et de leurs difficultés à comprendre ces témoignages : ainsi les textes de R. Debray et B. Kouchner, qui occupent toute une page (« *Fidel Castro, flamme et cendres* ») sont accompagnés d'une courte biographie sur leurs auteurs, qui rappellent leurs relations avec la Révolution cubaine et son leader, et ce qu'ils sont devenus depuis (universitaire et écrivain pour le premier, co-fondateur de Médecins sans frontières et de Médecins du monde, et en fin de carrière ministre des Affaires étrangères de F. Fillon pour le second).

réactions des Cubains à l'annonce de la mort de Castro et à travers les photos et les légendes qui sont publiées, l'émotion étant, comme le rappelait également Halbwachs, en lien étroit avec les mémoires collectives.

2.3. Du rôle des émotions dans l'actualité médiatique

Une émotion comme la peur semble faire partie à part entière de certains faits d'actualité, comme un accident, un attentat, un tremblement de terre, etc. Et les façons de désigner et de caractériser ce genre de fait à travers des rappels d'événements antérieurs inscrivent souvent des « éléments langagiers émotionnels », qui s'ajoutent (et se superposent parfois) aux éléments visuels comme les photos ou les vidéos.

Il en a été ainsi de l'attentat de Berlin en France, rappelant en écho celui de Nice le 14-07-2016 : le simple fait de parler d'une « attaque au camion » en Europe déclenchait ensuite un sentiment de « peur ». L'expression langagière de la peur s'inscrit ainsi dans les images et les vidéos sélectionnées, dans les mots inscrits en surimpression sur les images elles-mêmes à la une des journaux ou dans des bandeaux sur l'écran, dans les titres et les légendes des photos ou des vidéos, ainsi que dans les propos rapportés des témoins interrogés par des journalistes et des envoyés spéciaux étrangers.

L'inscription de l'émotion est-elle seulement une stratégie d'accroche ? Que fait-on de l'émotion dans l'écriture journalistique ? Dans le traitement de l'événement ? Que fait-on des photos et des vidéos qui à la fois montrent et amplifient la peur et des mots qui la disent ? Que fait-on des cris qu'on entend lors du sauvetage des migrants en mer Méditerranée dans les documentaires sonores diffusés par la radio ? Ce sont des questions qui commencent à faire l'objet de travaux, encore peu nombreux, sur l'écriture de presse et le travail des journalistes, et qui gagneraient à s'étendre à l'étude des contextes numériques (Béal et Perea, 2016). Souvent liée au surgissement de la nouvelle, la peur s'estompe au cours du temps médiatique, laissant place aux polémiques, voire parfois à la colère, autre émotion à l'origine de différentes formes d'actions, et d'« actions publiques » davantage politiques.

La peur surgit en effet non seulement chez les témoins directs de l'événement mais, lorsque la nouvelle est diffusée, chez les consommateurs des médias. « Phénomène psychologique qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginaire, d'une menace » (d'après le dictionnaire d'usage), la peur se manifeste verbalement au travers de prédicats d'affects (faire peur *versus* avoir peur) et d'un certain nombre de synonymes et de dérivés en français (affoler *versus* s'affoler, affolement, être affolé ; terreur, terroriser, semer la terreur ; effroi, effrayer, être effrayé, etc.).

Ainsi « dire la peur » dans l'information d'actualité conduit à distinguer :
– l'émotion qu'on montre (par exemple lorsqu'on filme le visage d'un témoin ou ses larmes) ;
– l'émotion qu'on « dit » parce qu'on la « voit » dans les comportements (les gens partent en courant, se bousculent… ou restent tétanisés sans pouvoir bouger) ;
– l'émotion qu'on « rapporte » lorsqu'on cite les dires des autres (témoins, autorités, sauveteurs, etc.) ;
– l'émotion qui ressort de l'usage d'un « nom de mémoire » ou du rappel d'un autre événement.

Dans le petit corpus recueilli lors du récit des funérailles de Fidel Castro, on a ainsi étudié l'émotion « décrite » des réactions des Cubains, ainsi que les différences rapportées entre ceux de Cuba et ceux de Miami :

. « *Yo soy Fidel* » (je suis Fidel !) **scande une vieille dame** accrochée à son déambulateur, à l'unisson d'une foule à perte de vue, le long de la route… Massées sur les bas-côtés, **des centaines de milliers de Cubains, parfois en pleurs,** regardent passer la « Caravane de la Liberté »

. Scènes de liesse à Miami. À Miami, la « capitale » des exilés cubains anticommunistes, la mort de Fidel Castro a été célébrée par des concerts de klaxons

. « *Perdre Castro, c'est comme perdre un père, un guide, le phare de cette révolution* », déclare à l'AFP Michel Rodriguez, boulanger à la Havane [phrase détachée]

Certains médias s'interrogent eux-mêmes sur le rôle que tient l'émotion lorsque « cette forme d'expression […] se fait envahissante et tend à remplacer l'analyse », posant alors « de redoutables défis à la démocratie » (Anne-Cécile Robert, *Le Monde diplomatique*, 02-2016, p. 3). Il suffit, dit l'auteure du texte, et je l'ai constaté moi-même, de taper « l'émotion est grande » sur un moteur de recherche pour voir l'ampleur de cet usage dans les médias à propos de faits et d'événements très différents. On retrouve là les questions d'éthique, qui relèvent de la responsabilité professionnelle des journalistes, chargés de contrôler les manières de dire, mais aussi de vérifier la véracité des faits et de traquer les « fausses » nouvelles…, ce qui supposerait des compétences plurilingues, au moins en compréhension, pour « rectifier » l'actualité des réseaux sociaux à partir de la consultation des sites de médias étrangers « fiables » et des informations contradictoires. Or, s'il existe aujourd'hui un certain nombre de travaux sur les commentaires des internautes et sur la nature des publics (Calabrese, 2014a et 2014b), il en existe moins sur la façon de vérifier la véracité des nouvelles diffusées, qui n'émanent pas toujours de professionnels des médias : cela peut passer par le téléphone portable d'un témoin, qui n'a pas tout vu, qui n'a pas de recul, ni de repères, et qui ne s'embarrasse pas d'éthique. S'interroger sur la véracité des faits et des dires constitue un nouvel enjeu du travail des journalistes, sur lequel on s'arrêtera en conclusion, dans la perspective d'une réflexion à poursuivre sur la notion d'actualité.

Pour conclure, je dégagerai deux questionnements à poursuivre sur les façons de « dire l'actualité » dans les divers canaux qui la diffusent :
– D'une part s'interroger sur l'intervention des publics dans l'information d'actualité, et le fait de recourir aux informateurs, « témoins » d'un fait auquel ils assistent, dont ils informent les médias professionnels par un SMS ou un tweet, parfois complété de photos ou vidéos qu'ils ont prises ou tournées eux-mêmes. Mais s'interroger également sur le fait de recourir aux commentaires des publics sur les réseaux sociaux ou les sites des journaux, ainsi que sur les blogs et les forums, publics qui se donnent le droit de « juger », de « rectifier », de « contester », ce qui devrait conduire à étudier, de manière générale et objectivée, les « pratiques discursives et interactionnelles en contexte numérique » (Develotte et Paveau, 2017) actuelles et en devenir.
– D'autre part s'interroger sur le fait que ces informateurs / commentateurs ne sont pas tenus par une charte éthique, dont se dotent les professionnels dans les sociétés démocratiques. Cela s'est traduit ces dernières années par l'arrivée massive de *fake-news*… Or démentir ce qui a été dit, démontrer qu'une information est fausse, contre-argumenter s'avèrent des opérations langagières impossibles face à des publics qui croient souvent qu'il n'y a pas de « fumée sans feu », ou qu'on leur cache « la vérité », que cela tient du « complot », et quasiment impossibles si l'on tente de le faire en « 140 ou 280 caractères »… De plus, si les commentaires postés sur l'internet reflètent la diversité des publics des sociétés actuelles, ce sont les politiques qui s'avèrent les premiers concernés lorsqu'il s'agit de nouvelles locales ou nationales diffusées par les médias traditionnels, dans lesquels ils interviennent abondamment, même s'ils les contestent et qu'ils s'en méfient, en particulier en périodes d'élection, parce qu'ils sont désormais dépendants des « électeurs numériques » (Brochet, 2017a et b).

Les médias et journalistes professionnels des démocraties modernes tentent eux-mêmes de lutter contre la « post-vérité », en la dénonçant, comme le fait par exemple l'éditorial du journal *Le Monde* du 3-01-2017, intitulé « Les risques de la post-vérité ». On y rappelle que l'adjectif « *post-truth* », que « le dictionnaire d'Oxford a choisi comme mot de l'année 2016 », signifie « relatif aux circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence sur

la formation de l'opinion que l'appel aux émotions et aux croyances personnelles » (p. 1). Car si « les faits » à la base du travail des médias ont pour but d'« établir la vérité », il semble que dans « l'information post-vérité, aussi appelée "post-faits", la vérité n'est plus toujours la valeur de base. Les faits ne sont plus fondamentaux. Les personnalités publiques peuvent désormais annoncer de fausses nouvelles en toute connaissance de cause, sans le moindre égard pour la vérité – et en tirer bénéfice » (p. 22). Or « le défi majeur que la société post-vérité constitue […] est celui de la crédibilité de l'information, qui est au cœur du fonctionnement démocratique » (*ibidem*).

Il s'agit donc de re-visiter les façons de « dire l'actualité », et de s'interroger sur les pratiques des acteurs sociaux (acteurs du politique, acteurs du monde des médias, publics…), particulièrement en contexte numérique. « Dire l'actualité » pourrait alors s'appuyer sur une réflexion, transversale aux sciences humaines et sociales, qui permette de la « penser », et de s'interroger sur les différentes façons de la « montrer ».

Références bibliographiques

Arquembourg Jocelyne, *L'événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Paris, Archives contemporaines, 2011.

Arquembourg Jocelyne, « Le tremblement de terre de Lisbonne comme fait et comme événement. De l'assemblage des données à la controverse philosophique », dans Brunner P., Elefante C., Katsiki S., Reggiani L. (dir.), *Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, p. 177-184.

Baider Fabienne et Cislaru Georgeta (dir.), *Linguistic Approaches to Emotions in Context*, Amsterdam, John Benjamins, 2014.

Brochet Francis, « L'électeur numérique », *Le débat,* n° 194, 2017a, p. 37-48.

Brochet Francis, *Démocratie smartphone. Le populisme numérique, de Trump à Macron*. Paris, Éditions François Bourin, 2017b.

Calabrese Laura, « Rectifier le discours d'information médiatique. Quelle légitimité pour le discours profane dans la presse d'information en ligne ? », *les Carnets du Cediscor,* n° 12, 2014a. En ligne sur revues.org

Calabrese Laura, « Paroles de lecteurs : un objet de recherche hybride en sciences du langage », *Studii de lingvistică* 4, 2014b, p. 13-27.

Charaudeau Patrick, *Les médias et l'information : l'impossible transparence du discours.* Bruxelles, Duculot, 2005.

Borz Lisa et Dumouchel Suzanne (org.), *Comment penser l'actualité ? Approches interdisciplinaires et pratiques professionnalisées autour d'une notion protéiforme*, Colloque, Institut Historique Allemand, Paris, 5-6 octobre 2016.

Civil Pierre et Boillet Danielle (dir.), *L'actualité et sa mise en écriture aux XV^e^-XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Espagne, Italie, France, Portugal,* Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005.

Courtine Jean-Jacques, Analyse du discours politique, *Langages*, n°62, 1981. En ligne sur persee.com

Courtine Jean-Jacques, « Le tissu de la mémoire : quelques perspectives de travail historique dans les sciences du langage », *Langages*, n° 114, 1944, p. 5-12. En ligne sur persee.com

Dakhlia Jamil, Quemeneur Nelly et Castex Lucien, « Rythmes de mort. Les temporalités de la couverture médiatique des décès de personnalités », *Temporalités*, n° 23, 2016. En ligne sur jounals.openedition.org

Delaloye Laura, « Approche ethnographique et linguistique de l'écriture d'un éditorial », dans Hare I. *et al., Informer avec internet*, 2016, p. 41-66.

Develotte Christine et Paveau Marie-Anne, « Pratiques discursives et interactionnelles en contexte numérique. Questionnements linguistiques », *Langage & Société,* n° 160-161, 2017, p. 199-215.

Donot Morgan et Pordeus Ribeiro Michele (dir.), *Discours politiques en Amérique latine. Représentations et imaginaires.* Paris, L'Harmattan, 2012. (traduit en espagnol en Argentine)

Donot Morgan, Le Bart Christian, & Serrano Yeny (dir.), *Discours, identité et leadership présidentiel en Amérique latine,* Paris, L'Harmattan, 2017.

Dosse François, *Renaissance de l'événement (un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix)*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Granjon Fabien et Le Foulgoc Aurélien, « Les usages sociaux de l'actualité. L'expérience médiatique des publics internautes », *Réseaux*, n° 160-161, 2010. En ligne sur www.cain.info
Hare Isabelle, Rampon, Jean-Michel, Têtu Jean-François et Touboul Annelise (dir.), *Informer avec internet. Reprises et métamorphoses de l'information,* Presses universitaires de Franche-Comté, 2016.
Hartog François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps,* Paris, Seuil, 2012.
Koren Roselyne, *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*, Paris, L'Harmattan, 1996.
Koren Roselyne, « La critique du discours des "anciens" médias "mise au Net" : un nouveau type d'argumentation politique ? », *Argumentation et analyse du discours*, n° 10. En ligne sur revues.org
Marty Emmanuel et Touboul Annelise, « La circulation des nouvelles sur l'internet. L'interconnexion au service du pluralisme ? », *Sur le journalisme, About Journalism, Sobre Jornalismo*, Vol. 2, n° 1, 2013. En ligne sur : http://surlejournalisme.com/rev
Moirand Sophie, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, Analyser, Comprendre*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007a (en cours de traduction en espagnol, Buenos Aires, Prometeo, 2018, Postface de 2017).
Moirand Sophie, « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse », *Corela, Cognition, discours, contextes*, 2007b. En ligne sur http://corela.revues.org (publié au Brésil dans *Estudos da Lingua(gem),* V.6, n.1, 2008, 7-46. En ligne).
Moirand Sophie, « Trois notions à l'épreuve de la dimension morale du discours », *Pratiques*, n° 163-164, 2014a. En ligne sur http://pratiques.revues.org
Moirand Sophie, « L'événement saisi par la langue et la communication », *Cahiers de praxématique*, n° 63, Université de Montpellier, 2015. En ligne sur http://cahiersdepraxematique.revues.org
Moirand Sophie, « De l'inégalité objectivisée à l'inégalité ressentie et aux peurs qu'elle suscite : les réfugiés pris au piège de l'identité », *Revista Estudios LINguisticos*, vol. 26, n° 3, 2016, UFMG, Brésil. En ligne sur ufmg.br, scielo.br et archives-ouvertes.fr
Moirand Sophie, « Postface », dans Donot M., Le Bart C. et Serrano Y. (dir.), *Discours, identité et leadership présidentiel en Amérique latine,* Paris, L'Harmattan, 2017, p. 228-240.
Moirand Sophie, « L'apport de petits corpus à la compréhension des faits d'actualité », à paraître dans la revue *Corpus,* 2018.
Moirand Sophie et Reboul-Toure Sandrine, « Nommer les événements à l'épreuve des mots et de la construction du discours », *Langue française*, n° 188, 2015, p. 105-120. En ligne sur cairn.
Nossik Sandra, « De l'événement historique au concept d'événement discursif : Mai 68 dans l'œuvre de Jacques Guillaumou », *Argumentation et analyse du discours*, n° 16, 2016. En ligne : http://aad.revues.org
Paissa Paola, « Introduction : l'exemple historique dans le discours – enjeux actuels d'un procédé classique », *Argumentation et analyse du discours*, n°16, 2016. En ligne sur http://aad.revues.org
Paveau Marie-Anne, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Presses Sorbonne nouvelle, 2006. En ligne sur http://books.openedition.org/psn/99
Paveau Marie-Anne, *Morale et langage. Une éthique des vertus discursives*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013 (traduit en portugais au Brésil).
Piovezani Carlos, « La voix du chef : rôles de la voix dans la construction de l'identité charismatique de Lula au Brésil », dans Donot M., Le Bart C., & Serrano Y. (dir.), *Discours, identité et leadership présidentiel en Amérique latine*, L'Harmattan, 2017, p. 101-117.
Quéré Louis, « Le travail de l'émotion dans le jugement pratique », *Occasional Paper* 6, 2012. Paris, Institut Marcel Mauss, Centre d'étude des mouvements sociaux, EHESS-CNRS. En ligne sur le site
Quéré Louis, « Les formes de l'événement », « Les facettes de l'événement. Des formes aux signes », revue *Mediazioni* 15, université de Bologne, 2013 : http://mediazioni.sitlec.unibo.it
Rimé Bernard, *Le partage social des émotions*, Paris, PUF, 2006.
Samouth Églantine, « Bolivarien : un adjectif porteur de mémoire ? Du souvenir à l'oubli du Libertador », *Itinéraires*, 2001, 1, p. 97-112.
Sangar Eric, « From 'Memory wars' to shared identities : conceptualizing the transnationalisation of collective memory ». *The Tocqueville Review/ la revue Tocqueville*, vol. XXXVI, n° 2, 2015, p. 65-93.
Segovia Lacoste Pablo, « Nommer le "conflit mapuche" » dans la presse chilienne », dans Richard A., Hailon F. et Guellil N. dir., *Le discours politique identitaire dans les médias*. Paris, L'Harmattan, 2015, p. 139-164.
Sini Lorella, « Événements, discours, médias : réflexions à partir de quelques travaux récents », *Argumentation et analyse du discours*, n° 14, 2015. En ligne sur revues.org

Soulages J.-C. (dir.), *L'analyse du discours dans les sciences du langage et de la communication,* Presses universitaires de Rennes, 2015.
Temporalités n° 23 (2016), Les temporalités du journalisme, dossier : Olivier Pilmis et Nicolas Robette coord.
Têtu Jean-François et Touboul Annelise, « L'image d'actualité. Entre continuités et transformations », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 3, n° 1, 2014. En ligne
Touboul Anne-Lise, Damian-Gaillard et Marty Emmanuel, « La disparité des modes de traitement journalistique et les énonciations éditoriales sur le Web. Le cas d'un sondage sur Marine Le Pen et la présidentielle de 2012 », *Réseaux* n°176, p. 75-106.
Turgis Sandrine, « L'information d'actualité au prisme du droit à l'expression » dans Hare I. *et al.* éds, p. 85-96, 2016.
Veniard Marie, *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive.* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2013.
Zask Joëlle, « La politique comme expérimentation », dans John Dewey, *Le public et ses problèmes,* (traduction française par J. Zask de *The public and its problems,* University Press, Illinois, USA, 1915), Paris, collection folios essais, 2015.